

Jean-Marie Bonniez

Quinzième conférence (P.- A. Burton, (p. 325-347)

LE TEMPS DES GRANDES RESPONSABILITÉS PASTORALES

AELRED OU LE MAÎTRE D'ŒUVRE D'UNE COMMUNAUTÉ À ÉDIFIER

INTRODUCTION

UN ÉLARGISSEMENT DE PERSPECTIVE

Quand il est nommé en 1141-1142, père maître des novices, Ælred a déjà parcouru un long chemin. Grâce à l'enseignement reçu par ses formateurs, il est parvenu progressivement à **unifier sa vie autour de son véritable centre**. Au lieu d'étouffer son désir profond de vivre et sa capacité naturelle à nouer des relations interpersonnelles d'amitié, le jeune maître des novices a cherché, dans le droit-fil de la doctrine spirituelle de saint Bernard, à ordonner, par la charité, ses puissances affectives, et à intégrer dans le cœur de la spiritualité chrétienne et monastique, tout le champ de l'affectivité...

C'est riche de cette expérience spirituelle initiale, qu'Ælred a écrit *Le Miroir de la charité*, et qu'il est envoyé en 1143 comme abbé fondateur de Revesby. Cette nomination et son élection quatre ans plus tard au siège abbatial de Rievaulx, vont lui permettre de « *transposer sur le plan plus large de l'édification d'une communauté une doctrine spirituelle qui, fruit mûr de sa propre expérience d'unification intérieure - corps-esprit-affectivité -, avait été initialement élaborée en vue de servir à la formation monastique initiale des personnes.* » (p. 326)

Après avoir exploré dans la partie précédente la figure de l'abbé comme *ami* et comme *père*, Pierre-André Burton va maintenant déployer celle de l'abbé comme *mère* et comme *frère*. Pour cela, il se sert d'un double témoignage : celui d'Ælred lui-même à travers tel ou tel de ses sermons liturgiques et celui de Walter Daniel, son biographe. Il poursuit ensuite sa recherche en dégagant quelques-unes des caractéristiques fondamentales de la communauté monastique telle qu'Ælred l'a « rêvée » et telle qu'il a tenté de l'édifier.

AELRED, « MAÎTRE D'ŒUVRE »

OU LE CARACTÈRE MULTIDIMENSIONNEL DU MINISTÈRE ABBATIAL

Ce qu'Ælred lui-même en dit.

Sa *Prière pastorale*, véritable joyau de la littérature spirituelle médiévale, et parfait « miroir » de son cœur de pasteur, mais aussi de nombreux *Sermons*, expriment très bien la vive conscience des devoirs et responsabilités qu'impliquait pour lui son ministère abbatial.

Père, mère, frère et ami.

Dans le paragraphe 31 du *Sermon 24 pour la Nativité de Marie*, Ælred nous « invite à regarder le Christ comme un *père*, qui éduque et qui forme ; comme un *ami*, qui donne sa vie pour ceux qu'il aime ; comme une *mère*, parce qu'il console et nourrit du lait de sa douceur ; et enfin comme un *frère* parce que, chair de notre chair, il a en tout partagé notre condition d'humaine fragilité. » (p. 327) Pour lui, ces quatre traits, développés par la spiritualité du 12^{ème} siècle et en particulier par la spiritualité cistercienne, dessinent parfaitement « *le visage d'un pasteur "selon le cœur de Dieu"* » (p. 327), et par conséquent ce que lui-même cherche à devenir.

On ne peut être vraiment « mère » (compassion) que si l'on est d'abord un « frère » (participation à une commune condition) : Moïse et saint Benoît...

Dans le sermon pour la fête de saint Benoît (*Sermon 56*, PC III, 23, p. 136-137), Ælred aime à présenter (§ 3-4) le patriarche des moines d'Occident - et donc indirectement l'abbé - comme un *père* qui, par l'Évangile, engendre les moines dans le Christ Jésus ; comme un *maître*, puisque c'est par lui que le moine progresse en sagesse, justice et grâce ; et enfin comme un *chef*, puisque, placé sous sa conduite et à l'école de la Règle, le moine apprend à sortir de l'esclavage du péché pour entrer progressivement dans la liberté spirituelle reçue en Christ.

En comparant saint Benoît à Moïse, Aelred en vient à dégager trois nouveaux critères. Pour être capable de guider autrui et toute une communauté, le pasteur doit avoir fait l'expérience personnelle de la *tentation*, car celle-ci apprend à avoir *compassion* d'autrui, puis l'expérience de la *dilection*, qui stimule la sollicitude pastorale, et enfin l'expérience de la *contemplation* qui purifie le discernement.

Pour Aelred, « *ne peut être un véritable pasteur à l'image de Moïse ou de saint Benoît que celui qui, par sa capacité de compassion, se montre une « mère » pleine de miséricorde ; or, insiste Ælred, ne peut être vraiment « mère de miséricorde » que celui qui, « frère » en humanité, a acquis cette capacité de compassion grâce à sa propre expérience de la faiblesse humaine et à la conscience qu'il en tire de sa propre misère.* » (p. 329)

Cela ne correspond-il pas à l'expérience de ces deux « colonnes » de l'Église : Pierre et Paul ? De même, si Aelred nous paraît si proche aujourd'hui, malgré les neuf siècles qui nous séparent de lui, n'est-ce pas parce qu'il « *n'hésite pas à évoquer sa propre expérience humaine, voire les difficultés personnelles qu'il a dû affronter au gré de sa vie spirituelle, donnant ainsi à ses lecteurs l'impression qu'ils se trouvent en présence d'un frère qui, en toute simplicité, s'adresse à ses frères et qui, partant du cœur même d'une expérience commune de la faiblesse, peut se rendre immédiatement sensible à leurs cœurs !* » (p. 330)

En se présentant au regard de ses frères comme ce « *boiteux des deux jambes* », qui, assis à la Belle Porte du temple (voir Ac 3, 2), mendie auprès d'eux l'aumône d'une miséricorde dont il a lui-même le plus grand besoin, Aelred n'invite-t-il pas aussi ses frères qui sont plus avancés en vie spirituelle à manifester cette miséricorde à tous les membres les plus faibles de la communauté ? (p. 330)

Donner sa vie pour ses brebis :

le pasteur comme « mère » (compassion) et « ami » (don de soi) :

Samson ou le modèle donné par les apôtres Pierre et Paul.

Selon Aelred, la *compassion-miséricorde* d'un pasteur envers les membres les plus faibles de sa communauté (dimension *maternelle* du ministère abbatial) doit pour s'exercer en toute justesse s'enraciner « *dans une expérience personnelle de la faiblesse humaine qui avive dans le cœur du pasteur la conscience qu'il n'est pas plus fort que les autres, ni meilleur qu'eux, ni au-dessus d'eux, mais au contraire avec eux (dimension fraternelle)...* » (p. 331)

Cependant, il n'en reste pas là, pour lui, la miséricorde est appelée à se manifester concrètement dans le don de soi sans condition du pasteur, tout entier livré à ses frères comme l'attestent particulièrement les *Sermons 63* et *64* (PC III, 23) qui, tous deux, ont été prononcés devant une assemblée de prêtres réunis en synode. « *Ainsi, parmi bien d'autres choses, il se demande dans le Sermon 63 pourquoi, lorsqu'il apparut au bord du lac, après sa résurrection, Jésus posa à trois reprises la même question à l'apôtre Pierre : « M'aimes-tu ? » (voir Jn 21, 17).* » (p. 331)

Cette triple demande n'évoque-t-elle pas les trois principales qualités dont l'amour de tout prêtre (ou de tout pasteur) se doit d'être revêtu, à savoir : la **prudence** (*prudens*) qui, ayant recours au discernement (*discretio*), permet d'éviter les maux de ses subordonnés et de les retrancher prudemment ; ensuite, la **douceur** (*dulcis*), qui permet de porter avec compassion (*compassio*) les faiblesses d'autrui ; et enfin la **force** (*fortis*) qui, longanime (*longanimitas*), permet de supporter leurs dérèglements avec magnanimité.

Un tel propos n'est évidemment pas sans rappeler ce qu'Ælred affirme dans le *Sermon 56*, où, identifiant la figure du pasteur à celle du « Christ-ami » et « bon berger », il s'applique à montrer que celui qui témoigne un tel amour « avisé, doux et fort » envers ceux qui lui sont confiés se rend semblable au Christ qui, ayant donné sa vie pour nous, tel le pasteur pour ses brebis (voir Jn 10, 11), engage du coup tout pasteur à ne rien épargner de sa propre vie pour la mettre tout entière au service de ses frères (voir 1 Jn 3, 16). Tel précisément un « ami », puisque - saint Jean nous le rappelle avec force - il n'est pas de « plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13) ; tel aussi l'apôtre Paul sur qui Ælred prend appui pour souligner de quel amour dévorant, de quel zèle pastoral et de quelle attention aux besoins de chacun tout prêtre devrait être consumé.

« Tout à tous » ou la miséricorde comme « couronne » du pasteur.

Cet amour qui va jusqu'au don total de soi et qui s'adapte au besoin de chacun est pour Aelred essentiel. Il en fera le thème quasi unique de son *Sermon 71*, dans lequel il compare l'apôtre Paul à l'hôtelier auquel le bon Samaritain (Jésus) confia l'homme qu'il découvrit sur le bord du chemin, blessé et abandonné, afin qu'il en prenne soin. « *Suit alors (§ 32-33) un éloge de Paul, tout vibrant de l'immense admiration qu'Ælred porte à ce pasteur incomparable, dont le cœur est en effet si brûlant d'amour qu'il y voit « la demeure de la bonté, le vestibule de la miséricorde, le trône de la charité » (p. 333)*

« Sont alors introduites les deux images « majeures » de la **paternité** (engendrer, former, fortifier) et de la **maternité** (nourrir et compatir) **spirituelles** qui caractérisent le ministère pastoral, doublées de leurs « mineures » : l'**amitié** (se donner sans compter) et la **fraternité** (le désir de partager la condition de chacun en se faisant tout à tous). » (p. 333)

Cette charité, Paul l'exerçait aussi dans son ministère de *correction fraternelle*. Dans l'exercice de cette tâche délicate de la correction d'autrui, il faisait preuve de la plus extrême délicatesse. Que la miséricorde soit ainsi la vertu principale dont le pasteur doit être revêtu ou la couronne qui doit orner sa tête, Ælred l'affirmera encore dans le *Sermon 64* qu'il adresse, comme nous l'avons déjà indiqué, à des prêtres réunis en synode. Pour lui, toute la vie des prêtres et des pasteurs, toutes ses actions, toutes ses attitudes doivent être imprégnées de **l'huile de l'onction sainte qui symbolise la miséricorde**.

Un idéal vers lequel le cœur aimant d'Aelred est tout entier tendu.

« *Assurément, nous pourrions multiplier à l'infini les passages de ses sermons liturgiques où Ælred laisse transparaître sa conception du ministère pastoral : sans aucun doute, ils confirmeraient les quatre principales facettes que nous avons mises en lumière : paternité et maternité, fraternité et amitié ; ou, à l'inverse, nous permettraient d'en mettre de nouvelles au jour... Mais, au point où nous en sommes arrivés de notre recherche, il importe plutôt d'insister davantage sur le fait qu'en proposant à ses auditeurs un tel idéal, Aelred ne se payait pas seulement de mots !* » (p. 336) Pour lui, tout abbé « *se doit de diriger ses disciples par un double enseignement : par l'exemple de ses actes, bien plus que par la parole.* » C'est ce qu'il n'a jamais cessé « *de chercher à vivre lui-même, autant qu'il le pouvait et avec le secours de la grâce, à la hauteur de l'idéal qu'il s'était fixé.* » (p. 336)

Les paragraphes 6-8 de la *Prière pastorale* illustrent bien les propos d'Aelred dans les divers sermons cités précédemment. Ainsi dans le paragraphe 6, il écrit : « *Je te demande donc, doux Seigneur, de me donner non pas de l'or, non pas de l'argent, non pas des pierres précieuses, mais la Sagesse, afin que je sache gouverner ton peuple.* » [*Prière pastorale* 6, PC III, 24, p. 266].

Dans le paragraphe 7, Aelred « *fait part de son profond désir d'être, comme saint Paul et à la suite du Christ, **ami et bon pasteur**, à la fois « tout à tous », **frère** parmi ses frères, comme de se donner tout entier à chacun, **ami** qui se dépense sans compter.* » (p. 337) « *Apprends-moi donc, Seigneur, à moi ton serviteur, je t'en prie, apprends-moi, par ton Esprit saint, comment me dépenser pour eux et comment employer à leur profit ce que je suis* » [*Prière pastorale*, 7, p. 267].

« *Il demande ensuite, toujours avec saint Paul, la grâce, cette fois toute **maternelle**, de la miséricorde et de la compassion afin de pouvoir supporter avec patience les faiblesses d'autrui comme de gagner tous ses frères au Christ par la douceur et la justesse de son enseignement.* » (p. 337) Et « *Aelred demande également la grâce, maintenant toute **paternelle**, de pouvoir corriger ses frères, mais dans le respect du caractère de chacun.* » (voir *Règle de saint Benoît* 2, 31-32).

Enfin, il revient sur son désir le plus cher d'être regardé par ses frères comme l'un d'entre eux : « *Tu sais, mon Seigneur, que ce n'est ni avec sévérité (voir Ez 34, 4) ni par prestige personnel que je leur commande, tu sais que je désire leur être utile dans la charité plus que d'être le premier (voir Règle de saint Benoît 64, 8) ; je désire leur être soumis dans l'humilité, et le vœu de mon cœur est d'être parmi eux comme l'un d'entre eux : quasi unus ex illis* [*Prière pastorale*, 8, p. 268, citant Si 32, 1]. » (p. 338)

« *Ce désir d'être considéré quasi unus ex illis est du reste si profondément ancré dans le cœur d'Aelred que celui-ci ira même jusqu'à le proposer aux princes séculiers de son temps comme une véritable forma vivendi, entendons : comme modèle de gouvernement !* » (p. 339)

Le témoignage de Walter Daniel.

Dans la section précédente, Pierre-André Burton a dégagé les quatre facettes qui caractérisent le ministère abbatial d'Aelred : la paternité et la maternité mais aussi la fraternité et l'amitié, toutes imprégnées par l'huile de la miséricorde. Il va maintenant interroger « *Walter Daniel afin de recueillir son témoignage et de montrer comment lui-même a tenté de rendre compte du ministère abbatial de celui dont il fut pendant de longues années le secrétaire et infirmier.* » (p. 339) Pour cela, il reprend chacune des quatre facettes mises en lumière et constate que « *Walter Daniel en a surtout privilégié deux : la « maternité-compassion » et la « fraternité-participation à une même condition ».* (p. 340)

« Tel un père » : Jacob et ses deux épouses (VÆ 20) ; le père nourricier, le maître et le médecin.

De la dimension *paternelle* du rôle abbatial, Walter Daniel a surtout mis en valeur la fonction d'*engendrement* et la fonction *magistérielle*, qui comporte une dimension de correction fraternelle ou de formation morale des consciences.

« *Par la dimension de correction fraternelle et la formation des cœurs qu'elle comprend, la tâche d'enseignement se revêt en effet d'une **fonction médicale**, le « maître » devenant en quelque manière un « médecin » qui soigne et guérit les âmes d'abord, mais aussi les corps. Par ailleurs, le tact et la délicatesse avec lesquels ce rôle de correction était assumé par Aelred révèlent la tendresse toute maternelle qu'il nourrissait envers ses enfants.* » (p. 341)

Comme le souligne Pierre-André Burton, nous ne sommes plus aussi sensibles que les anciens au caractère merveilleux des œuvres d'Ælred, par contre nous sommes plus sensibles à son œuvre au sein de la communauté de Rievaulx. Son biographe la présente comme une « mère de Miséricorde », c'est-à-dire comme un lieu de *compassion* et de *guérison* où, sous le gouvernement paternel d'Ælred, quiconque accourait pouvait être assuré de trouver bien plus qu'un refuge : le soutien fraternel dont il avait besoin pour se refaire.

Telle une mère, médiatrice de miséricorde et de compassion.

Ce ministère de miséricorde et de compassion toutes maternelles, qui permettait à Ælred d'accueillir chacun de ses frères avec la plus extrême patience, comme de compatir à ses besoins, est explicitement attesté par Jocelin de Furness, le biographe de Waldef, le beau-fils du roi David et ami d'enfance d'Ælred :

« C'était - affirme-t-il - un homme d'une extrême obligeance..., doté d'un grand bon sens humain..., enjoué..., disert..., de compagnie agréable et charmant..., ouvert et mesuré.... Enfin, plus que tous les prélats de l'Église de son temps, il était indulgent et patient... et, envers les « infirmités physiques et morales d'autrui » (*Règle de saint Benoît* 72, 5), vraiment compatissant... » (p. 343)

Dans l'exercice de son ministère abbatial, une telle patience et une telle compassion auront de **nombreuses implications concrètes**. Gilbert de Hoyland en témoigne, dans son éloge funèbre pour la mort d'Ælred : elles rendirent l'abbé de Rievaulx absolument imperméable à quelque mouvement de colère que ce soit. Propos qui ne font du reste que confirmer les aveux mêmes qu'au témoignage de Walter Daniel, Ælred fit à ses frères *in articulo mortis* lors d'un ultime entretien qu'il leur consentit :

« En effet, aimant depuis toujours la paix et le bien de [mes] frères, ainsi que la tranquillité d'âme pour moi-même, j'ai, par la grâce du Christ, ordonné à mon esprit que les mouvements intérieurs d'impatience qui viendraient troubler mon âme ne perdurent pas au-delà du coucher du soleil » (voir Ep 4, 26 et *Règle de saint Benoît* 4, 73) [*VÆ* 50, 3]. (p. 344)

Cette capacité peu commune qu'Ælred avait de supporter avec patience et compassion les infirmités de chacun de ses frères explique sans doute **une deuxième implication concrète**. Walter Daniel atteste en effet que, pendant les dix-sept ans où lui-même vécut sous sa conduite, il ne l'a pourtant jamais vu chasser qui que ce soit hors du monastère ! (voir *VÆ* 31, 9) !

La troisième conséquence pratique de la largeur de cœur d'Ælred sera probablement plus inattendue. À tout le moins, elle contraste très nettement avec l'esprit de solitude, pourtant si cher à la spiritualité cistercienne primitive. Ælred s'était fait construire à proximité de l'infirmerie une cabane qui, au fil du temps, occupera pour la plus grande consolation des frères une place de plus en plus prépondérante dans la vie communautaire de Rievaulx.

Tous les jours, en effet, ils s'y rendaient et s'y asseyaient jusqu'à vingt ou même trente à la fois ; on y parlait alors ensemble des joies spirituelles que procurent les Écritures, ainsi que des observances propres à l'Ordre.

Il n'y avait personne pour leur dire : « Partez, allez-vous-en ; ne touchez pas le lit de l'abbé. » Au contraire, ils se pressaient autour de son lit et, *s'y asseyant, ils parlaient avec lui, comme un petit enfant converse avec sa mère* [*VÆ* 31, 5-6 ; nous soulignons].

Cette pratique pastorale soulève en effet de multiples questions. Pour le père Raciti, aux sources de la compassion aelrédiennne, il y a certes une « attitude spirituelle fondamentale » qui trouvait à s'enraciner « dans l'humus de ses dons naturels », mais il y a aussi - bien plus originaire encore ! - « son expérience de conversion et la relecture conséquente des événements de sa jeunesse à la lumière de la *dispensatio* divine envers lui » : autrement dit, l'expérience personnelle qu'il fit de la miséricorde de Dieu à son endroit.
